

ASPECTS PSYCHANALYTIQUES DE LA MARIOLOGIE

I. SUBLIMATION ET VIDE DE LA CHOSE (*Das Ding*).

1. La Dame courtoise¹³⁰

On n'arrête pas de s'étonner de ce qu'en plein Moyen Age aux mœurs si rudes, quelque chose de l'ordre de l'amour courtois émerge qui pose la possible partenaire féminine, non dans le statut d'UNE femme mais en position de LA femme. On en connaît les caractéristiques, je ne vais pas m'y arrêter : *tout devient possible à dire parce que rien n'est plus possible à faire* ; la femme est l'objet d'une cour assidue, d'une prévenance particulière, quasiment d'un culte mais, inversement, l'aboutissement sexuel de la relationnel est sans cesse ajourné puis effacé dans sa possibilité même. LA femme ne peut conserver son statut que si la jouissance phallique d'UNE femme et d'Un homme ne sont pas inscrits au programme. Du coup, le Roman Courtois organise l'isolement de l'élue : elle est entourée de *lauzengiers*, de maléfices difficilement franchissables; on ne communique avec elle que par messages ou par la médiation du *Senhal* (un intermédiaire), etc. On a aussi noté que son degrés d'attachement au concret permet de varier le genre du vocatif : elle est certes *Domnei* (ma Dame) mais on l'appelle aussi *Mi Dom* (mon Seigneur), au masculin; et cette ambiguïté du genre dit assez qu'elle n'est plus objet sexuel.

2. Le vide de *Das Ding*

Comprendre le phénomène s'est se poser d'abord dans ce moment mythique (0 + 1) du commencement où le petit enfant fait l'expérience de l'absence à tout jamais d'un objet saturant le désir :

Dès son premier cri, la maman, occupant le lieu de l'Autre, répond par le langage portant son désir; elle situe ainsi l'enfant dans l'ordre humain du langage et du désir. Répondant au désir par son désir, l'enfant fait l'expérience que la maman est scindée, qu'en elle il y a de l'Autre qui répond (*Nebenmensch*) mais qu'il y a aussi une face obscure d'elle-même qui échappe au langage et qui n'entre pas dans la relation de désir : corps opaque de jouissance, réel de la mère dans l'épaisseur de sa propre épaisseur hors langage : l'objet que l'enfant désire se dérobe en partie.

Cette Chose hors langage, ce *Das Ding* toujours quêté qui viendrait achever le désir dans sa totale satisfaction va, au cours de l'histoire d'une vie, se déplacer d'objets manipulables et objets manipulables; mais aucun *die Sache* ne vient étancher l'absence de *Das Ding*.

3. La sublimation

Cette course d'objet en objet deviendrait sources de conflits sans nom si la culture n'organisait elle-même la sublimation, l'isolement de l'un de ces objets (*Die Sache*) pour fonctionner comme Chose (*Das Ding*).

"Sublimier, c'est élever un objet à la dignité de la Chose".

- Cette sublimation, dont l'art se fait souvent le serviteur, organise le monde autour d'un vide central : ainsi en est-il de la grotte peinte dans la préhistoire, absurdité apparente si l'on pense aux efforts pour peindre dans la quasi obscurité mais aussi pour donner à voir dans ce même quasi noir; ainsi en est-il du cœur du lieu sacré, ombilic du monde selon Mircéa Eliade; ainsi en est-il des cathédrales, etc. Ces espaces de sublimation sont construits comme des cannelloni : on prend du vide et on met de la pâte autour. C'est le vide central de *Das Ding* dont on peut ici faire le tour dans un mouvement qui donne la halte sabbatique provisoire (et non le repos définitif de l'année jubilaire) par rapport à la course folle d'un objet à un autre (*die Sache*); mais c'est aussi le vide central qu'on ne pénètre pas : l'interdit fondateur est répété mais on permet d'en faire le tour.

- La Dame courtoise est l'un des moments de la sublimation sociale; mais c'est bien sûr au prix de faire de LA femme une enveloppe vide : nul ne peut y aventurer son pénis; inversement, il devient impensable qu'elle le désire. Par contre le langage se déchaîne et la violation de l'interdit est toléré à condition qu'il soit dérivé¹³¹.

¹³⁰ Cf. J. LACAN, *Séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p 167 s.

¹³¹ Dans les poèmes, le langage est parfois allusif jusqu'à la grossièreté. Cf. aussi l'utilisation des images du Cantique des Cantiques dans le langage des spirituels.

II. QUELQUES PISTES POUR LA COMPRÉHENSION DE LA MARIOLOGIE

En même temps que LA femme courtoise fait assomption dans la culture occidentale, la mariologie sort de l'ombre et acquiert un statut ecclésial incontesté. Les titres mariologiques qui, dans les textes de Luc ou du le Concile d'Ephèse, fonctionnaient pour préciser la christologie, obtiennent leur autonomie; ils ne disent plus le Christ mais Marie; derrière celle-ci, ils se mettent à dire le désir humain¹³². Sublimation de quoi ? A quel prix ? Il faut d'abord serrer de plus près quelques titres mariologiques, c'est-à-dire surprendre au ras du signifiant. (Mère, mères des mères, mère de Dieu, vierge, toujours vierge, immaculée conception, femmes des sept douleurs, reine du ciel, assomption (dormition mais non mort), etc.

1. La maternité de Marie

La maternité est ici arrachée à l'histoire du sujet en ce qu'aucune ambivalence ne subsiste : Marie est la *Mère idéale*. A l'inverse de Jocaste dont le pouvoir de séduction n'était pas pour rien dans la violation œdipienne de l'interdit; à l'inverse aussi de la mère réelle qui, désirant aussi ailleurs que dans son enfant, n'est pas toute pour celui-ci qui doit organiser l'absence maternelle en la portant au ludique (Cf. jeu du *Fort-Da* chez le petit-fils de Freud)¹³³. Un théologien contemporain écrit : « A vrai dire, il existe même pour l'enfant deux images de cette mère tour à tour bonne et mauvaise, avant qu'il parvienne à unifier cette image... Cette image maternelle peut devenir une obsession, peut conduire à une répression par crainte devant la vie et scléroser le développement normal d'un être en le tenant prisonnier de fantasmes affectifs. *Tout ce que nous avons dit de Marie induit à penser qu'elle s'est refusée à ce rôle captateur et frustrant. Elle n'est donc pas la mère oppressive d'un imaginaire malade (sic) ...* »¹³⁴. Bref, Marie est pour le fidèle l'Autre sans le reste réel et linguistiquement incapturable de *Das Ding*. Elle devient La Mère en cessant d'être UNE mère. Ce qui implique qu'elle soit LA femme mais surtout pas UNE femme.

2. LA VIRGINITÉ

Ce thème, qui fonctionne chez Luc pour dire que Jésus est à la fois le Même de l'humain et l'Autre d'un commencement nouveau, se dérive ici pour tracer autour de Marie le cercle de la sublimation permettant de faire le tour de *Das Ding* sans y pénétrer.

Vierge, Marie ne peut subsister comme objet sublimé qu'en le restant toujours (comme LA femme courtoise) : non seulement les fils et les filles échappent à la nécessité d'assumer le choc de « la scène primitive »,¹³⁵ mais elle reste à l'abri de tout désir concurrent. *Le semper virgo* élimine la dimension putain de la femme, cette dimension qui permet qu'elle soit désirée et qu'elle désire. De ce fait, on gomme la jouissance possible de Marie mais aussi le plaisir de l'expulsion de l'enfant (pour qu'elle reste vierge, il faut que soit refoulée la déchirure de l'hymen provoqué par la naissance; certaines traditions la font accoucher par l'oreille, en réparation d'Ève qui a entraîné le malheur en recevant la tentation du serpent par l'oreille).

Isolée du désir des autres, elle est aussi isolée du désir du fidèle car elle appelle à entrer dans le même interdit qu'elle : à Mère vierge, il faut des fils et des filles chastes. L'éthique sexuelle catholique dérive inévitablement; non sans quelques retours de refoulé : cf. entre autre le « mariage » des carmélites avec le Christ et la crudité du langage que cela occasionne.

Toutefois, comme le cercle de la sublimation qui élève une femme à la dignité de *Das Ding* n'est jamais assez étanche, il faut faire remonter plus haut le processus : à la virginité, on ajoute l'immaculée conception : Marie fut elle-même conçue sans péché, c'est-à-dire sans désir, par pur devoir reproducteur comme le rêvait St-Augustin.

Il va sans dire que cette femme-servante des fils et des filles ne peut qu'être Reine et immortelle.

3. LA femme et DES femmes

Naturellement, la mariologie n'est pas sans traduire le désir assomptionniste de l'humain et donner une figure spécifique de l'Église; le dogmaticien dégage cela; l'éthicien insiste sur le statut des femmes qui sont invités à se situer entre Ève de qui vient tout le mal et Marie de qui vient tout le bien.

Invitée à être Mère sans être putain, les femmes ici sont localisées par la mariologie dans le non désir et surtout la non jouissance : elles peuvent aussi être reine à condition d'être d'abord la Mère-servante, sans

132 Cf. Dominique STEIN, « Coïncidence entre certaines représentations de Marie et l'inconscient », in son ouvrage *Lectures psychanalytiques de la Bible*, Paris, Cerf, 1985, p 67 ss.

133 in « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980, p 13 ss.

134 A. ROUET, *Marie*, Paris, Centurion, 1975, p 116.

135 Scène sexuelle imaginaire où l'on a été conçu.

désir et sans corps. Certes, comme Marie, elles doivent concevoir et enfanter; mais, autant que faire se peut, dans la stricte fonctionnalité des exigences bio-anatomique; ce qui s'accompagne de plaisir doit être porté dans le repentir et mis au compte d'une fatalité liée au péché originel.

Toutefois ce serait une erreur de croire que la mariologie est l'unique création des hommes pour prendre le pouvoir sur les femmes; je ne peux suivre jusqu'au bout D. Stein lorsqu'elle écrit : « Un corps de femme clos, un corps de mère voué à un seul, un corps hors du temps, ce n'est pas un corps de femme livré à la jouissance et promis à la mort. *C'est un symbole érigé par des hommes dans le déni du féminin* »¹³⁶. En fait, hommes et femmes ont « besoin » à titre égal de la sublimation; l'histoire montre qu'elles ont largement participé à la création de la mariologie qui est davantage issue des milieux « chrétiens de base » que des hautes sphères théologiques et donc masculines lesquelles se sont souvent contentés d'officialiser après coup; la même histoire montre que les conséquences de la mariologie ont été largement utilisées par les femmes pour échapper à la tutelle paternelle puis maritale; essayant de se poser comme LA femme pour fuir un statut d'UNE femme qui était socialement écrasé.

La mariologie a coûté cher aux femmes certes; mais les hommes ont aussi payé un lourd tribut par la suspicion jetée sur la sexualité.

III. LA MARIOLOGIE COMME DÉNI DE LA CROIX

La théologie de la croix pose un Dieu qui prend à contre-pied du côté du désir mais aussi du côté de la jouissance :

- Du côté du désir, Dieu refuse de conforter la demande narcissique de toute-puissance en se laissant crucifier comme toute-puissance capable de récompenser l'obéissance de l'homme par l'octroi d'un statut comparable¹³⁷. La croix l'inscrit dans la folie de la non-puissance.

- Du côté de la jouissance, Dieu ne se donnant plus comme le Tout (Cf. la distance entre le *Deus revelatus* et le *Deus nudus* chez Luther), il ne peut venir en place de *Das Ding* pour donner le repos définitif au désir.

Sur ce second côté, la dénégation me semble se repérer en deux lieux de l'histoire théologique au moins (il peut y en avoir d'autres) :

a) Par certaines mystiques où le désir s'étanche en un Dieu qui ne se médiatise pas par le $\delta\upsilon\alpha$ $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$ et les médiations scripturaires et sacramentelles.

b) Par la mariologie qui s'est constituée comme déni dans les masses chrétiennes peu disponibles à un trajet élitaire et de haute compétition spirituelle qu'exigeait la solution mystique.

IV QUESTIONS

La pathologie de la paternité la conduit à se dégrader sans cesse d'une paternité symbolique (fonction de parole, hors sexe, dont le réel de soutien peut être un homme, une femme, une cérémonie, etc) en paternité imaginaire (puissance); la pathologie de la maternité la conduit se dégrader dans la figure à la fois toute-puissante et toute-servante venant occulter la béance de *Das Ding*.

La première pathologie, du côté du désir, est toujours menaçante mais toujours surmontable en théologie car la christologie atteste lourdement la finitude de Dieu : il n'y a de Père symbolique que de Père-mort, disait Freud.

La pathologie du côté de la jouissance est plus résistante car si le concept de Père fonctionne sans restes (il n'est que Parole nommante), le concept de Mère est toujours avec restes : elle occupe certes le lieu de l'Autre et fonctionne comme instance de Parole nommante; mais le *reste* de la « première expérience » est indépassable; l'épaisseur de la Chose l'accompagne comme une ombre où tout peut toujours basculer. Autrement dit, le Père peut être désérialisé assez facilement; la Mère jamais totalement.

Pour ma part j'hésiterais à parler de Dieu/Mère car l'introjection de la dimension mariale à l'intérieur de la figure de Dieu reste une menace grave. Ce n'est pas pour rien que les prophètes ont refusé cette nomination de Dieu et que le Nouveau testament n'en dit rien.

¹³⁶ *Op. cit.* p 83. Les mythes fondateurs féministes n'échappent pas à l'analyse.

¹³⁷ La dénégation est ici dans la pose d'un Dieu tout-puissant et d'un salut par l'obéissance de la loi. Je ne m'y arrête pas car la mariologie ne me semble que secondairement située sur ce trajet.